

La Pavot se dirigea aussitôt du côté de la porte ouverte sous la double escalier, les hommes d'armes la suivirent et Guillaume se mit en marche le dernier de son pas lent et comme accablé. Pour gagner le fond de la salle il lui fallait passer tout auprès de la paysanne; celle-ci fit d'abord un mouvement pour l'éviter, puis elle se rapprocha de lui tout à coup et lui saisit le bras. On vit Guillaume incliner le front et la paysanne prononça un mot à son oreille.

Guillaume recula de plusieurs pas; ses cheveux blancs se hérissaient sur son front livide.

— Je le ferai, murmura-t-il, je le ferai!

Puis, sans tourner la tête, il pressa son pas chancelant et disparut dans l'ombre du corridor.

Avant de sortir, la Pavot dit à haute et intelligible voix :

— Va ranger ces tables et ces sièges, Mirette. On croirait qu'il y a encore eu bataille ici, cette nuit. Quand tu auras fini, tu t'en iras tout de suite, car il n'est pas bon pour une jeune fille honnête de rester en pareille compagnie.

Elle était impitoyable, cette maman Pavot, quand la mauvaise humeur la tenait. Mirette et Simonot se mirent à ranger les tables pour la seconde fois, Mirette jetait des regards de compassion sur la pauvre femme, traitée si durement par sa mère, et qui ne se plaignait point. L'homme à la soutanelle avait rejoint sa compagne.

— Si je comprends bien ce que dit l'aubergiste, murmura-t-il, une rixe a eu lieu dans cette salle. Si notre pauvre petit Jean se trouvait mêlé à des scènes de ce genre que deviendrait-il, mon Dieu, maintenant qu'il ne nous a plus pour le protéger?

— Jean s'est enfui sur le cheval de la ferme, répondit la paysanne d'un air pensif, et il a emporté la lourde épée qui pendait dans la ruelle de son lit.

— Il l'a emportée, c'est vrai, ma noble dame, mais, Dieu merci, l'enfant ne saurait la soulever ni la manier.

La voix de la paysanne eut un accent de reproche.

— Eh c'est grande honte, frère Tranquille, dit-elle, que le fils de son père n'ait pas encore appris à défendre sa vie comme un soldat!

L'homme à la soutanelle poussa un gros soupir.

— Hélas! ma noble dame, murmura-t-il, ce n'est pas moi, vous le savez bien, qui pouvais lui apprendre cela.

— Maintenant quo voici tout en ordre, s'écria Simonot, retirons-nous mam'selle Mirette, pour ne pas nous compromettre en pareille société!

Mirette voulut lui imposer silence.

— C'est maman Pavot qui l'a dit, reprit Simonot; on ne peut rien gagner avec des paroissiens de ce genre-là, et quant à moi je décampe!

— Pardonnez-lui, mes bonnes gens, dit Mirette en passant, pour se retirer à son tour, auprès de l'homme à la soutanelle et de sa compagne, c'est un pauvre d'esprit et personne ne fait attention à ses paroles.

— Merci, jeune fille, murmura la paysanne.

Mirette sorti, mais le ton de cette femme en prononçant ces simples mots: « Merci, jeune fille, » lui resta dans la mémoire: maintenant qu'elle n'avait plus sous les yeux le capuchon de bure de la paysanne, il lui semblait que sa voix et ses paroles appartenaient à une noble dame. Elle n'aurait conservé aucun doute à cet égard si elle fût restée un instant de plus dans la salle commune, et qu'elle eut vu la paysanne rejeter en arrière son capuchon pour respirer un peu, maintenant qu'elle était seule à l'abri des regards indiscrets.

La duchesse Isabelle avait dépassé déjà les limites de la jeunesse, et le malheur avait pesé sur elle bien lourdement; mais il y a de ces fronts de saintes qui ont leur auréole surtout dans le martyre. La duchesse de Nemours était belle comme autrefois; elle portait sa détresse avec une héroïque patience et ces années de deuil n'avaient pu que mettre un voile de tristesse sur l'exquise harmonie de ses traits.

Durant ces quinze années, la duchesse Isabelle avait dormi souvent sur le dur, elle avait passé bien des nuits à cheval, et quand la poursuite acharnée de ses ennemis faisait un peu de relâche, elle avait passé bien des nuits aussi dans les larmes. Mais au milieu de sa douleur profonde, il y avait un bonheur, au sein de son découragement un espoir naissait: elle voyait grandir Jean d'Armagnac, qui ressemblait à son père.

Co qu'elle avait fait pour protéger le dernier rejeton de cette souche condamnée, on mettrait de longs jours à l'écrire; seule avec ce pauvre frère Tranquille, qui n'était pas toujours l'homme qu'il fallait pour une semblable besogne, elle avait mené la vie errante et mystérieuse des proscrits.

Les religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ses voisins, lui avaient donné son premier asile dans la nuit même où Tristan l'Hermitte décapita le corps mort de Jacques d'Armagnac en la cour des Halles. Mais cet asile ne pouvait être que temporaire. Au bout de quelques jours, à la brune tombante, Isabelle, son fils, frère Tranquille et le soldat Jérôme Ripaille, quittèrent l'abbaye de Saint-Germain afin de commencer leur vie de périlleuses aventures. Ils se dirigèrent vers l'est pour tâcher d'entrer dans les États du duc de Bourgogne. Gravello et madame Anne avaient prévu cela, un cordon d'hommes d'armes fermait la frontière.

Alors madame Isabelle tint conseil avec ses deux serviteurs. Jérôme Ripaille, malgré la gravité des circonstances, trouvait le moyen de boire assez pour être entre deux vins depuis le matin jusqu'au soir. Tranquille ne buvait que de l'eau, mais sa pauvre tête battait la campagne, et Dieu sait que madame Isabelle avait à deux tristes conseillers.

Elle proposa de gagner la Gascogne et de se retirer dans le domaine d'Armagnac. Jérôme Ripaille jura qu'il saurait bien faire le chemin libre avec sa bonne épée, et frère Tranquille ne pouvait pas être d'un autre avis que sa noble dame.

On traversa toute la France pour arriver, au bout d'un mois de fatigue et de dangers sans cesse renaissant, au pays d'Armagnac, que l'on trouva plein d'émissaires de la régente et du sire de Gravello. La protection de Dieu et la fidélité de quelques vassaux sauvèrent les derniers Armagnacs d'une catastrophe certaine, car il était impossible de retenir la langue du vaillant Jérôme, qui allait partout proclamant le nom de la duchesse et la qualité de l'enfant.

En ce temps-là les fugitifs avaient encore quelques ressources la duchesse vendait un à un, aux juifs voyageurs, les bijoux dont justement elle s'était parée pour fêter la bienvenue de Jacques d'Armagnac. Ses ressources s'épuisèrent; la patiente poursuite de Gravello et de madame Anne ne se laissait point. Le jour vint où madame Isabelle et sa suite quittèrent leur refuge sans savoir où leurs têtes se reposeraient le lendemain.

Jérôme fit bien voir qu'il était un brave cœur, il se passa de boire,—mais il ne se passait point de parler, et chaque fois que les fugitifs avaient un instant de répit, les maudites fanfaronnades du soldat attiraient sur leurs traces les limiers de Gravello.

Une nuit, la mère, l'enfant et les deux serviteurs avaient cou-